

Sébastien Allali

Cause toujours !

Philosophie et psychologie
de l'attribution causale

Préface de Lionel Naccache
Postface de Yannis Constantinidès

Extrait

Essais
Éditions Glyphe

SOMMAIRE

Préface de Lionel Naccache.....	11
Introduction.....	13
Coup de canon et guillotine.....	27
Le corps a ses raisons que la raison ignore	39
Ruser avec la causalité.....	51
Le hasard remis en cause.....	59
Cigognes, melons et piraterie.....	75
Voix, sosies et fantômes.....	107
Le libre arbitre est-il une illusion ?	125
Le pied magique de David Hume.....	139
Conclusion.....	161
Postface.....	169
Remerciements.....	183

PRÉFACE

L'ESPÈCE HUMAINE est une « *espèce fabulatrice* » pour reprendre l'inspirante expression de Nancy Huston. Notre conscience est emplie de constructions fictionnelles qui déterminent le sens que les choses ont pour nous. Ces fictions conscientes font de notre part l'objet d'une adhésion, voire d'une croyance plus ou moins forte, et nous sommes également capables de les réviser, de les critiquer, de les modifier. Ainsi vogue le flux de notre conscience, alimenté par de nombreux processus cognitifs inconscients qui opèrent incessamment dans les coulisses de cette scène mentale subjective. Le décor est posé. De nombreux travaux originaires notamment de l'observation de malades souffrant d'affections cérébrales neurologiques ou psychiatriques ont permis de mettre en pleine lumière certains des rouages qui gouvernent cette fabrique subjective du sens. Sébastien Allali s'empare ici avec brio, subtilité et humour de cette facette de notre humaine condition en l'interrogeant sous

l'angle de la causalité. S'il est certain que la fabrication de nos fictions-interprétations-croyances renvoie à notre imaginaire, à notre pensée associative et projective ou encore à notre mémoire épisodique, il n'en est pas moins certain que l'un de ses principes premiers répond au principe de causalité : le sens que les choses ont pour nous correspond souvent à la manière dont nous établissons, subjectivement, les relations causales entre ces choses. En isolant cette propriété de causalité au sein de nos fictions, puis en l'éclairant de nombreux faisceaux provenant de la philosophie (notamment celle de Nietzsche qui occupe une place centrale dans la pensée de l'auteur), de la neuropsychologie, de la psychologie sociale, voire de la physique contemporaine qui a bouleversé ce concept de causalité, Sébastien Allali apporte une précieuse pierre à l'édifice de la redéfinition actuelle de la subjectivité. La brillante polysémie du titre *Cause toujours* participe elle-même au projet de questionnement lucide proposé par l'auteur : notre fabrique du sens causal opère de manière ininterrompue et inconditionnelle (*cause toujours*), mais ses objets ne doivent pas, – le plus souvent –, être pris pour argent comptant (*cause toujours*). Cette prise de conscience ne permet évidemment pas d'échapper à cette condition fabulatrice, mais d'entretenir avec elle une distance de sécurité ou plutôt de lucidité : *cause toujours*. Si on ajoute enfin qu'au nom de ces causes interprétées et crues, certaines actions aux conséquences très objectives naissent causalement, la boucle est presque bouclée. Cause toujours !

Pr Lionel Naccache

INTRODUCTION

« Il n'y a pas de faits, seulement des interprétations. »

Friedrich Nietzsche

« On croit toujours qu'elles en ont lourd sur le cœur,
les mouettes, alors que ça ne veut rien dire du tout,
c'est votre psychologie qui vous fait cet effet-là.

On voit partout des trucs qui n'existent pas,
c'est chez vous que ça se passe, on devient une espèce
de ventriloque qui fait parler les choses, les mouettes,
le ciel, le vent, tout, quoi... »

Romain Gary

ON PRÉSENTA AU JEUNE ALEXANDRE, futur roi de Macédoine, un cheval indomptable qu'aucun écuyer ne parvenait à monter : le célèbre Bucéphale, dont on expliquait la nervosité par une méchanceté naturelle. Mais Alexandre comprit la véritable cause du comportement du cheval qui deviendrait le sien. Pour le prince, pas l'ombre d'un doute. Mais celle d'un cheval. L'animal avait peur de son propre reflet et il suffisait de le placer face au soleil pour le rendre docile. Ainsi fut fait.

Le sage est celui qui substitue une explication efficace à une explication causale erronée.

Et l'on se moque avec amusement des explications causales naïves ou loufoques¹ telle que celle-ci : « Les villes devraient être bâties à la campagne car l'air y est nettement plus pur². »

Mais une explication causale sensée ou pratique n'est pas nécessairement vraie pour autant. Certes, elle satisfait notre goût pour la simplicité et notre désir de « sauter » aux conclusions, comme on dit en anglais. Cette précipitation nous conduit à élaborer à la hâte une interprétation d'ensemble grossière qui ne s'attarde pas sur les détails. On se contente de jeter un coup d'œil furtif et l'on échafaude une explication sans respect (terme qui veut étymologiquement dire « regarder derrière soi », *re-spectus*) pour la complexité du réel. L'un des traits les plus saillants de l'interprétation fautive ou loufoque (que l'on retrouve dans les théories du complot) réside dans son caractère séduisant. C'est pourquoi elle en impose notamment aux esprits faibles ou influençables³. La vie exige de nous, bien sûr,

-
1. L'écrivain et humoriste Alphonse Allais était pharmacien de formation. Lors de son stage professionnel, une poissonnière lui fit part de son état : « Je ne sais pas ce que j'ai, Monsieur Allais, ça me monte..., et puis ça me redescend..., et pis ça me remonte... et tout le temps pareil. » Ce à quoi Allais répondit avec une inquiétude feinte : « Hé, ma pauvre dame, n'auriez-vous pas avalé un ascenseur ? »
 2. Bon mot de Henry Monnier faussement attribué à Allais.
 3. La manipulation consiste d'ailleurs à faire accepter à l'autre une explication causale erronée. L'art de la manipulation n'est pas sans rappeler la mentalité primitive (théorisée par Lévy-Bruhl)

une telle précipitation et il nous faut toujours classer et identifier au plus vite. Et c'est dans une urgence rarement interrogée que nous assignons des causes au lieu de prendre le temps de bien étudier la situation. Ces causes prétendues sont autant de repères et de balises mentales censées nous aider à nous orienter.

Le mot *cause* est proche étymologiquement du mot *chose*, ce qui laisse penser que notre rapport aux choses est toujours causal : « quelle est la cause de cette chose et de quoi cette chose est-elle la cause ? » Cette origine commune est un terme juridique : *causa*, « l'affaire » (on plaide une cause) mais aussi le fait d'être « sur ses gardes » (*caveo*). Car, déterminer la cause d'un événement, c'est souvent chercher un responsable et / ou éviter le danger, « les mêmes causes produisant les mêmes effets ». Finalement, déterminer la cause revient à déterminer la case préexistante où l'on pourra *ranger* – car le désordre fait peur – tel ou tel phénomène.

Dans les pages qui suivent, nous étudierons le fonctionnement de l'attribution causale et ses biais, et la verrons aussi à l'œuvre dans certaines pathologies psychiatriques ou neurologiques. Comme l'écrit en effet le neurologue Lionel Naccache, « toutes les formes d'interprétations-croyances saugrenues ou pathologiques (délires, hallucinations, confabulations...) permettent de

et son besoin de tout expliquer causalement pour se rassurer. Ce qui est insupportable, c'est de ne pas connaître la cause, même si elle est source de malheur : Œdipe veut à tout prix savoir, un malade préfère une mauvaise nouvelle plutôt que de rester dans l'expectative, etc.

saisir des principes généraux de notre fonctionnement psychique¹».

Nous envisagerons également les conséquences philosophiques de notre appétence pour la recherche des causes et la place qu'une telle quête occupe dans les sciences.

D'un point de vue psychologique et philosophique, nos *croyances* en matière de causalité sont plus intéressantes et éclairantes sur la nature humaine que les « vraies » causes elles-mêmes. Comme le dit Nietzsche :

« Malgré l'importance qu'il peut y avoir à connaître les vrais motifs qui ont guidé jusqu'à présent les actions humaines, peut-être est-il plus important encore, pour celui qui cherche la connaissance, de savoir quelle croyance s'est attachée à tel ou tel motif, je veux dire ce que l'humanité a supposé et imaginé jusqu'à présent². »

Le besoin de sens

L'esprit, plus encore que la nature, a horreur du vide³

1. Lionel Naccache, *De quoi prenons-nous conscience ?* Manucius, 2013.

2. Friedrich Nietzsche, *Le Gai Savoir*, § 44.

3. En témoigne sa capacité de « remplissage » que l'on peut vérifier en le confrontant à la « tache aveugle » ou au cube de Necker (qui ne peut être « vu » en lui-même mais toujours interprété d'une façon ou d'une autre).

De même, dans le syndrome de Charles Bonnet, des personnes (souvent âgées) souffrant de déficience visuelle *voient* apparaître de façon hallucinatoire des personnages *plus vrais que nature* (parfois minuscules ou gigantesques), comme des héros de dessins animés. Ce trouble est expliqué par certains comme la tentative du cerveau de combler le vide visuel (hypothèse de la déprivation sensorielle), tout comme des hallucinations auditives peuvent être provoquées

et du non-sens. Il cherche toujours une cause aux événements. C'est ce qu'ont montré en 1940 les psychologues Heider et Simmel dans une célèbre expérience consistant à projeter l'image d'objets de formes et de tailles diverses et soumis à un mouvement aléatoire. Les personnes ont tendance à donner du sens à ce qu'elles voient (ici, en cherchant une cause au mouvement de ces objets), en imaginant le plus souvent une causalité intentionnelle : « Le petit triangle a peur du grand et va donc se réfugier dans le rectangle ouvert », etc. La perception humaine a du mal à accepter le règne de l'aléatoire et interprète¹ ce qui l'entoure en reliant les « événements » suivant une logique causale.

par un isolement prolongé. Il faut également souligner que l'activité interprétative du cerveau, qui émet des hypothèses avant et pendant l'activité perceptive, est plus importante que l'activité perceptive elle-même. En témoigne par exemple le fait qu'il y a dix fois plus de fibres nerveuses qui vont du cortex visuel primaire vers le thalamus (sens : représentation-perception) que de fibres qui vont dans l'autre direction (sens : perception-représentation). Donald McKay disait déjà en 1956 : « Le travail fondamental du cortex visuel est de générer des représentations du monde » (*The Epistemological Problem for Automata*).

1. L'impossibilité de ne pas interpréter un événement ou un stimulus peut être mise en évidence, par exemple, par « l'effet Stroop ». Si l'on demande à quelqu'un d'indiquer la couleur d'un mot qui est justement le nom d'une couleur (mais pas la même) – par exemple de dire la couleur du mot *bleu* écrit en noir –, le temps de lecture sera ralenti car il doit d'abord inhiber la réponse « bleu » qui provient du fait que le sens du mot s'impose à lui, qu'il le veuille ou non.

Nos sens, rappelle par ailleurs Nietzsche, sont *interprétatifs* du seul fait qu'ils nous présentent les choses *comme si* elles étaient figées et unifiées alors qu'elles sont toujours multiples et changeantes (*Crépuscule des idoles*, La « raison » dans la philosophie, § 2).

Le besoin de cohérence

À ce besoin de donner du sens à ce qui (nous) arrive s'ajoute un souci de *cohérence* d'ensemble que notre esprit cherche à garantir, sauf exceptions. Quand nos sens perçoivent des informations discordantes, l'organisme peut être perturbé (comme dans le mal des transports où la vision et la perception vestibulaire se contredisent) ou, au contraire, le cerveau peut élaborer un scénario causal faux mais cohérent. C'est par exemple ce qu'on observe dans l'expérience de la «main en caoutchouc¹» (que chacun peut expérimenter assez aisément et prendre ainsi la mesure de la propension du cerveau à scénariser les choses d'une bien étrange façon): une fausse main est placée parallèlement à la vraie qui, elle, est cachée derrière un écran. Quelqu'un effleure avec des plumes et au même rythme les deux mains (la fausse, visible, et la vraie, cachée). Au bout de quelques instants, la personne *ressent* la main en caoutchouc comme étant la sienne et, si l'on feint de vouloir la frapper, la personne prend peur (et retire sa main cachée, pensant faire bouger celle qu'elle prenait pour la sienne). Le cerveau est pris *la main* dans le sac, en pleine tentative de rendre cohérentes des perceptions artificiellement incohérentes. Il cherche une cause plausible à ce qu'il voit et ressent.

Marc Jeannerod rappelle, en citant une expérience originale² du même acabit que «la main en caoutchouc»,

-
1. M. Botvinick & J. Cohen, «Rubber hands “feel” touch that eyes see», *Nature*, 391, 1998.
 2. Dans cette expérience, le sujet doit tracer un trait droit. Mais, via un cache et un miroir, ce qu'il croit être sa main est celle de quelqu'un d'autre. Et quand cette main commet une erreur (elle dessine une courbe au lieu d'un trait droit), la personne continue à croire que

que « mis dans une situation ambiguë, un sujet peut commettre des erreurs d'attribution concernant ses propres mouvements, qu'il attribue à un autre ou, plus souvent encore, les mouvements d'un autre, qu'il s'attribue à lui-même. Cette tendance à la sur-attribution à soi traduit le sentiment que nous éprouvons fréquemment d'être des agents causaux, c'est-à-dire d'être la cause des actions que nous vivons ou observons¹ ».

Le besoin de cohérence peut aussi être illustré par les phénomènes dits de « dissonance cognitive ». Quand nous agissons d'une façon qui n'est pas en cohérence avec notre vision générale du monde, nous modifions inconsciemment cette vision, pour que nos actes soient en accord avec nos valeurs. Prenons un exemple : Benjamin Franklin voulait s'attirer la sympathie d'Isaac Norris, un riche homme d'affaires potentiellement hostile. Il eut l'idée fort subtile de lui écrire pour lui demander, sachant qu'il possédait une grande bibliothèque, de lui prêter un livre rare. Flatté par cette demande, Norris lui fit parvenir le livre. Et il en apprécia davantage Franklin. La stratégie de ce dernier reposait sur l'idée suivante : on rend normalement service aux personnes que l'on apprécie. Si on n'apprécie pas quelqu'un mais qu'on accepte tout de même de lui rendre un service (lui prêter un livre, en l'occurrence), notre cerveau traduit cela

c'est sa propre main qui a effectué un mouvement erroné. Nielsen T. I., « Volition : A new experimental approach », *Scandinavian Journal of Psychology*, 4, pp. 225-230, 1963.

1. Marc Jeannerod, *Conscience de l'action, conscience de soi*, *Revue philosophique de la France et de l'étranger*, 2004/3, tome 129, pp. 325-330. Merci à Yannis Constantinidès de m'avoir fait découvrir cet article important.

comme une incohérence, état inconfortable qu'il va quitter en *modifiant son opinion* pour la mettre en adéquation avec ses actes. S'il nous semble – et c'est souvent vrai – que nos opinions sont la cause de nos actes, nos actes sont également la cause de nos opinions¹. Ainsi, nos choix passés peuvent influencer notre système de valeurs actuel².

-
1. Léon Festinger, premier théoricien de la dissonance cognitive, réalisa l'expérience suivante : il demanda à des étudiants de consacrer une heure à des tâches très ennuyeuses. Une fois l'une de celles-ci effectuée, on demanda à certains d'entre eux de persuader quelqu'un que la tâche était intéressante. Les participants étaient répartis en trois groupes : les premiers étaient payés 20 \$ pour ce service ; les seconds seulement 1 \$, ceux du troisième groupe pas payés du tout. On demanda ensuite aux étudiants d'évaluer les tâches effectuées : les sujets payés 1 \$ notèrent le test de manière plus positive (le trouvant peu ennuyeux) que ceux du groupe payé 20 \$ ou du troisième groupe. Selon Festinger, c'est une preuve de la dissonance entre des cognitions incompatibles : « J'ai dit à quelqu'un que la tâche était intéressante » et « J'ai trouvé cette tâche ennuyeuse ». Quand ils étaient payés seulement 1 \$, les étudiants se sentaient obligés d'être un peu en accord avec ce qu'ils avaient déclaré à propos du test, car ils ne se trouvaient pas d'autre justification pour avoir agi de la sorte. Ceux qui avaient reçu 20 \$ avaient une justification externe évidente pour leur comportement et ont ressenti moins de dissonance. L. Festinger & J.M. Carlsmith, 1959, « Cognitive consequences of forced compliance », *Journal of Abnormal and Social Psychology*, 58 (2), pp. 203-210.
 2. Voir notre étude à ce sujet : M. Chammat, I. Karoui, S. Allali et al. « Cognitive dissonance resolution depends on episodic memory », *Scientific Reports*, 7, 41320 (2017).

[...]